

## Jeu de patience

Isabelle Lauzon

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lauzon, I. (2010). Jeu de patience. *Moebius*, (125), 51–58.

## ISABELLE LAUZON

### *Jeu de patience*

— Hé! Souris!

Gisèle grimace. Encore ce sobriquet désobligeant! Les jambes lui démangent comme si des fourmis rouges s'amusaient à y construire leur nid. Les eaux cristallines l'attirent tel un aimant, mais elle résiste vaillamment à l'appel de sa cousine Amanda. Le plaisir ne fait pas partie du Jeu.

Le soleil effleure subtilement les orteils de Gisèle. Elle connaît bien les promesses de l'astre flamboyant, mais même ses baisers brûlants ne sauraient apaiser son cœur gelé. Pour se consoler, la jeune femme évoque la morsure cruelle de cet amant capricieux. N'a-t-elle pas déjà frissonné dans son lit à la suite de ses assauts? Sans oublier les affres du cancer, qui n'attend qu'un relâchement de sa part pour attaquer sournoisement son épiderme.

Gisèle se recroqueville sous son parasol, cachant de son mieux ses yeux derrière ses énormes verres fumés. Amanda ricane :

— Allez, Souris, cesse de faire la tête et viens te baigner!

*Deux cent quatre-vingt-quatorze.*

La plantureuse cousine se tourne vers ses deux prétendants, qui batifolent allègrement dans la piscine creusée, et hausse les épaules.

— Je vous l'avais dit, les gars! La Souris n'aime pas l'eau!

*Deux cent quatre-vingt-quinze.*

— Tu devrais arrêter de la charrier, suggère Adam.

Amanda se penche vers l'avant et pince la joue de son ami.

— Oh! Ne me dis pas que tu as un faible pour la Souris?

*Deux cent quatre-vingt-seize.*

— Es-tu folle? chuchote le quart-arrière. Non, c'est juste qu'elle me fait flipper avec son teint de morte vivante. Tu devrais faire attention. Elle est bizarre.

— T'inquiète! rigole Amanda. La Souris ne dit jamais rien. Hein, Souris?

*Deux cent quatre-vingt-dix-sept, deux cent quatre-vingt-dix-huit.*

Amanda s'étire langoureusement et ses admirateurs, un filet de bave à la commissure des lèvres, suivent des yeux les gouttes qui ruissellent sur ses courbes gracieuses. En ce moment même, elle pourrait leur demander le monde, ils le déposeraient à ses pieds pour quelques minutes d'extase.

Gisèle ne se laisse pas berner par les airs de chatte cajoleuse de sa cousine. Elle sait que derrière ce sourire enjôleur se cache une femme enfant capricieuse. Chacune de ses moues boudeuses lui rappelle Vanessa. Deux égoïstes de la même trempe, des corps sans âme ni sentiments.

Gisèle n'a jamais compris pourquoi les hommes se ridiculisent pour de pareilles sirènes d'eau douce. Son père lui-même n'avait pas fait exception à la règle. Ses yeux amoureux n'avaient pas semblé voir l'hypocrisie de son épouse Vanessa. Il l'avait déposée sur un piédestal, cette putain aux lèvres trop rouges. Elle n'avait qu'à se trémousser le derrière et Jack lui offrait la lune sur un plateau d'argent. Heureusement, Gisèle avait percé à jour les manigances de sa génitrice.

Le patio tremble soudain. Tante Odile se prépare à jouer sa scène préférée, celle de la mère rabat-joie. Elle frappe dans ses mains et crie de sa voix haut perchée:

— Allez hop, les garçons! Nous soupçons dans deux minutes! Vos parents doivent être morts d'inquiétude, mes petits chiots. Ouste! À la niche!

Gisèle déteste cette manie qu'a Odile de comparer les êtres humains à des animaux. Des chiots. Quelle idiote! C'est d'ailleurs d'elle qu'Amanda tient la stupide idée de traiter sa cousine de Souris. Un jour, tante Odile s'est exclamée, en voyant sa nièce trempée par la pluie:

— Seigneur! On dirait un rat mouillé!

Amanda avait commencé par appeler Gisèle face de rat, mais l'oncle Henri s'était insurgé contre ce surnom cruel. Contournant l'interdiction, la barbie de service s'était rabattue sur un sobriquet plus subtil, mais tout aussi péjoratif.

Odile se tourne vers sa nièce et plisse le nez de dégoût.

— Et toi, fait-elle d'un air méprisant, qu'attends-tu pour aller te débarbouiller? A-t-on idée d'étaler autant de crème solaire sur un visage! Dis-moi, tu en as mis dans tes cheveux ou tu as juste oublié de les laver? Vraiment répugnant! À ton âge, moi, je prenais soin de mon corps. Ce n'est pas pour rien que j'ai été élue reine de beauté deux années consécutives!

*Cent dix.*

Ravalant son ressentiment, Gisèle réussit à garder une expression impassible. Cette radoteuse paiera en son heure pour sa médisance.

Au repas, oncle Henri s'attarde sur les grands titres du téléjournal. Tante Odile fait claquer sa main dodue sur la télécommande.

— Pas de télévision à table, Henri! Combien de fois devrai-je te le répéter?

Dans des moments comme celui-ci, Gisèle éprouve une envie irrésistible d'initier son oncle au Jeu. Ses yeux ne prendraient plus jamais cette lueur penaude. Sa tête se tiendrait droite sur ses épaules. Henri n'est qu'un benêt. Un brave bougre, mais naïf comme son frère Jack.

Plus que jamais, Gisèle regrette la promesse faite à son défunt père. Elle ne peut rien révéler, elle a donné sa parole.

Le nez dans son assiette, la jeune femme ne se sent pas à sa place dans ce décor lavande. Plus que tout, elle déteste la tapisserie fleurie de la salle à manger. Elle rêve d'extraire une à une les fausses violettes avec ses ongles et de les broyer ensuite dans le mélangeur. Sauf que tante Odile n'apprécierait pas. Tante Odile. Ses mâchoires mastiquent bruyamment la bavette trop cuite. Sa bouche molle engouffre une quantité incroyable d'accompagnements dans un chaos indescriptible. Une bouchée de gras, une bouchée de sel, aucun ordre ne règne, c'est l'anarchie

dans l'assiette. Les patates souillent les haricots. La sauce recouvre la viande. Pour chasser son dégoût, Gisèle prête attention aux jérémiades de sa cousine.

— S'il te plaît, papou! supplie Amanda. Laisse-moi y aller! Tous mes amis y seront!

Gisèle considère froidement cette enfant archigâtée par la vie. D'accord, sa mère est une ogresse et son père un mouton, mais ils sont tous deux à ses pieds depuis sa naissance et ses moindres caprices sont exaucés. Et pourtant, la diva considère comme acquise sa bonne fortune. Créatine de blondasse!

Depuis que la princesse a obtenu son permis de conduire, elle n'a de cesse d'emprunter la décapotable de son paternel. L'oncle Henri proteste toujours pour la forme, mais il est vaincu par son amour. L'amour. Une perte de temps. Un frein. Une limite. Seule la patience a des limites. L'amour ne doit pas empêcher le Jeu de suivre son cours.

La tête basse, la lavette capitule. Amanda dévoile ses dents cruelles et susurre :

— Désolée, Souris! Tu ne peux pas venir, cette soirée est interdite aux zombies!

*Deux cent quatre-vingt-dix-neuf.*

Un frisson de jouissance parcourt Gisèle. Arborant son habituel masque de froideur, elle se lève et marche d'un pas alanguiné vers sa chambre.

L'oncle Henri hoche la tête d'un air absent. Tous les soirs, la même histoire se répète. Sa nièce s'isole et refuse encore et encore toutes ses tentatives de rapprochement. Il aimerait tant consoler son cœur meurtri! Après tout, n'est-elle pas la fille de son seul frère? Ses efforts restent vains et il a perdu tout espoir de la voir redevenir la fillette joviale qu'elle était jadis, dans une autre vie. Peut-être est-ce normal. Peut-être s'agit-il seulement d'une carapace, d'un mur qu'elle a érigé suite aux tragédies qui ont détruit son enfance.

Gisèle avance lentement vers la fenêtre de sa chambre. Sa main tremble en enlevant le loquet. Un grincement atroce lui transperce les oreilles. Bonjour la discrétion! Elle aurait dû huiler auparavant le mécanisme. Ce genre d'erreur pourrait s'avérer fatal, elle prendra garde à l'avenir.

Après une profonde inspiration, la jeune femme se glisse dans la nuit. Parfait, la pelouse est encore sèche, donc ses pas ne laisseront aucune trace.

Tandis que ses pieds fébriles foulent l'herbe tendre, Gisèle se remémore sa première participation au Jeu. Les lèvres serrées, elle se souvient de chaque détail. Elle aimerait tant oublier cette journée, mais le déni est impossible. Tel est son châtement. Le souvenir éternel des souffrances passées.

Gisèle venait de prendre sur le fait son chien Snouffi alors qu'il creusait un trou dans les plates-bandes. Âgée alors de neuf ans, la fillette avait vu sa mère, le matin même, planter laborieusement des dizaines d'annuelles devant la maison. Elle serait enragée à son retour et se défoulerait assurément sur sa fille, comme d'habitude. Comme si tous les maux de la terre pouvaient être attribués à cette peste qui lui pourrissait l'existence.

Furieuse, Gisèle s'était mise à injurier le cabot honteux. Elle avait levé un bâton dans les airs avec l'intention évidente de châtier le coupable.

Jack avait interrompu son geste de colère et l'avait sermonnée :

— Ma chérie, tu ne peux pas t'emporter ainsi. Ce n'est pas acceptable. Il est temps pour toi d'apprendre la patience.

— Je ne sais pas comment, avait gémi la fillette.

— Je connais un jeu qui pourrait t'aider.

— Un jeu de patience ?

— C'est ça, un jeu de patience. Mais tu dois me promettre de n'en parler à personne.

Hésitante, la petite Gisèle avait secoué ses nattes.

— Même pas à maman ?

— Surtout pas à maman.

Le visage du père s'était fait grave et Gisèle avait juré solennellement de garder le silence.

— Pour commencer, tu vas choisir un chiffre.

— Un chiffre ?

— Oui, un chiffre, qui correspondra au nombre de chances que tu accordes encore à Snouffi.

— Des chances de quoi ?

— De s'amender. Combien de chances lui laisses-tu pour comprendre qu'il doit arrêter de creuser des trous dans nos plates-bandes ?

La fillette avait réfléchi et répondu avec un sourire.

— Sept.

— Sept. Excellent choix ! avait approuvé Jack.

— Et ensuite ?

— Ensuite, tu attends.

— Quoi ?

— Que Snouffi recommence. Sauf que cette fois-ci, tu n'auras pas le droit de te fâcher. Tu resteras calme et tu lui montreras une fois, une seule fois, qu'il ne doit plus agir ainsi. S'il ne tient pas compte de ton avertissement, ce sera tant pis pour lui. Le Jeu aura commencé.

Gisèle avait hoché la tête sans trop saisir le concept amené par son père. Évidemment, le chien avait à nouveau déterré les annuelles. Et les vivaces aussi. La tentation d'exploser fut forte, mais la fillette résista de son mieux.

— Ça fait combien ? s'enquit Jack alors que le cabot creusait allègrement.

— Sept.

— Bien. Suis-moi avec Snouffi.

La mère de Gisèle faisait la tournée des boutiques cet après-midi-là. Trop obnubilée par sa propre personne, elle ne vit pas la mine basse de sa fille. Snouffi ne revint jamais détruire les plates-bandes. En fait, personne ne revit jamais Snouffi.

— Lorsque tu fixes les règles du Jeu, tu dois aller jusqu'au bout, avait dit Jack en fronçant les sourcils.

Cachée dans la pénombre, Gisèle regarde Amanda s'installer dans la décapotable grise. La porte du garage s'entrouvre, obéissant aux ordres des doigts soigneusement manucurés de la belle. La terne souris s'avance et les deux cousines s'observent en silence. Amanda semble interloquée de la voir là, mais elle retrouve rapidement son aplomb coutumier. Suspendue aux lèvres vermeilles, Gisèle espère anxieusement les mots qui la délivreront de ses tourments.

Amanda relève le menton et demande d'un ton sec :

— Que fais-tu là, Souris ?

*Trois cents.*

Les épaules de Gisèle s'affaissent de soulagement. Le cœur léger, elle raffermi sa prise sur le bois numéro un de l'oncle Henri et en assène un coup fracassant sur la joue de son ennemie jurée. Prise par un fou rire irréprensible, elle répète ce mouvement libérateur à l'infini.

Lorsque la porte du garage arrive au bout de sa course, Amanda gît seule dans la décapotable. Gisèle réintègre en silence sa chambre et s'endort, le sourire aux lèvres, heureuse d'être allée jusqu'au bout. Son père serait fier d'elle.

Le lendemain, Gisèle subtilise une pivoine chez la voisine. Cette fleur écarlate lui rappelle Amanda. Une tête trop lourde pour la tige, les couleurs flamboyantes de celle qui veut voler la vedette, mais fragile, si fragile qu'elle s'écroule au moindre coup de vent.

Bien sûr, Gisèle regrette que sa cousine s'en soit tirée. Il faudra tout recommencer maintenant. Dommage, le Jeu connaît une fin plus satisfaisante d'habitude. Jack n'a pas bronché lorsque la maison a brûlé. Même Vanessa a eu la bienséance de succomber rapidement à la mort-aux-rats. Amanda n'est qu'une enquiquineuse, une empêcheuse de tourner en rond.

Heureusement, la princesse semble avoir occulté de sa mémoire les derniers événements. Le choc, sans doute, a diagnostiqué le médecin. Et, compensation non négligeable, la sirène exhibe une mâchoire fracassée et un nez en piteux état. Sans compter sa commotion cérébrale et son visage tuméfié. Elle se pavanera moins pour quelques semaines!

Lorsque Gisèle remet la pivoine à sa cousine, cette dernière crache douloureusement :

— Merci, Souris!

Pour l'une des rares fois de son existence, la brunette ouvre la bouche et déclare d'un ton morne :

— Amanda, je déteste que tu m'appelles Souris. Pourrais-tu arrêter, s'il te plaît?

Épuisée, la blondasse ferme les yeux et murmure :

— D'accord... Souris!

*Un.*

